

GÜNTHER ANDERS

L'Émigré

Traduit de l'allemand par
ARMAND CROISSANT



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2022

TITRE ORIGINAL

Der Emigrant

Le présent texte a paru pour la première fois dans la revue
Merkur en juillet 1962.

© Verlag C. H. Beck, oHG, Munich, 2021.

© Éditions Allia, Paris, 2022, pour la présente traduction.

I

VITA, VITÆ MA VIE AU PLURIEL

TU me plonges dans l’embarras lorsque tu me demandes de te raconter ma vie. Je n’ai pas eu une vie. Je ne puis me souvenir. Les émigrés en sont incapables. Nous, les pourchassés de l’histoire universelle, avons été privés de la possibilité d’une vie au singulier.

Je t’entends objecter : aucune vie n’est au singulier ; personne n’a une “*vita*” ; le cours d’une vie qui ne se divise pas en moments particuliers, cela n’existe pas ; par “vie”, nous entendons justement l’unité d’un ensemble de moments qui se détachent les uns des autres ; et le fait que la vie se décompose en moments ne détruit pas le souvenir. – Soit. Relevons cependant que, d’ordinaire, le passage d’un moment à un autre se déroule sur un arrière-plan ou au sein d’un milieu qui, même s’il se modifie, est perçu comme une constante ; et cette constante du milieu assure habituellement la cohésion entre les moments de la vie.

Or, nous qui fûmes ballottés de milieu en milieu, nous nous vîmes refuser cette

condition préalable à l'unité d'une vie. Les césures qui scindent les moments de notre vie sont beaucoup plus profondes que celles qui les délimitent généralement ; si profondes qu'à présent c'est l'appartenance même des moments à une vie *une* qui est devenue imperceptible, voire objectivement douteuse. En un certain sens, on peut dire de la vie du papillon – qui, après avoir été chenille, a hiverné dans son cocon de chrysalide, puis voleté à présent ici en tous sens – qu'elle est également *une* ; mais pas au même sens que la vie d'un chien.

Ceci posé, le fait de ne pas avoir eu une vie ne signifie pas, bien entendu, que notre vie ait été inconsistante. Si je pouvais rassembler autour de moi tous les personnages que j'ai incarnés dans mes errances, ou qui m'ont porté sur leurs épaules à travers le temps et l'espace jusqu'à aujourd'hui, et empiler devant moi tous les *faits divers**¹ qui me sont tombés dessus – cela suffirait, compte tenu de leur nombre et de leur ampleur, à remplir richement une vie humaine. Pour autant, il n'en

1. Les mots et expressions en italique, suivis d'un astérisque, sont en français dans le texte. (N.d.T)

résulterait pas une “*vita*”. Uniquement des “*vitæ*”. Des vies au pluriel.

“Uniquement”, dis-je, car cela ne relève pas ici de l’arithmétique. La somme de plusieurs *vitæ* n’est pas nécessairement égale à une seule *vita*. À l’inverse, nous avons souvent l’impression, nous que l’on condamne à la pluralité, de n’avoir absolument aucune vie derrière nous. Tout au plus celle que nous avons actuellement, la dernière de la série. Nous n’avons plus en revanche la maîtrise de l’ensemble. Notre aptitude à saisir et à synthétiser de larges étendues temporelles s’est évanouie, à la façon de ces béotiens qui, à la fin d’une symphonie, ne savent rien faire d’autre que d’applaudir mécaniquement lorsque retentissent les dernières mesures (mesures qui d’ailleurs auraient pu, bien souvent, servir de *finale* dans d’autres symphonies). Une seule raison rend notre piteux état actuel plus justifiable que celui de ces béotiens : ce qui se situe derrière nous ne ressemble en rien à une totalité symphonique, mais plutôt à une succession de moments distincts, tout au plus à une suite de plusieurs danses.

Me voici parvenu au point où je voulais en venir avec toi.

Supposer, comme tu le fais, qu’il est aussi facile de se souvenir d’une suite que d’une

symphonie, c'est-à-dire, pour l'exprimer moins imagée, que la mémoire peut – ou plus exactement doit pouvoir – remplir correctement son office indépendamment du genre de vie que l'on a eu, relève du préjugé. De même que le degré de visibilité d'un objet ne dépend jamais exclusivement de son éclat ou de l'acuité de son observateur, mais toujours aussi du type et de la forme du milieu dans lequel il est plongé, de même le pouvoir de rémanence d'un souvenir ne tient jamais exclusivement à son intensité ou à la mémoire de son détenteur, mais toujours aussi à la structure du cours de la vie dans lequel ce souvenir s'insère. Pour les générations qui ne connurent pas les grandes vagues de migration récentes, comme celle de nos grands-parents, et qui passèrent toute leur vie au même endroit, leur seule et unique vie, le monde ressemblait à une *forêt de signes* dans laquelle chaque chose renvoyait à un jour et une heure de leur existence. Ils avaient à peine besoin de *se* souvenir, car tout, *en eux*, suscitait un souvenir. Les efforts qu'impliquaient la mise en œuvre et l'exercice de la *memoria* leur furent dans une large mesure épargnés : le monde bruissait de signes qui leur murmuraient l'essentiel. Tu trouveras sans doute étonnante l'idée selon laquelle il existe une

différence fondamentale entre les fonctionnements passé et présent de la mémoire. Tu as, il est vrai, étudié auprès de psychologues qui ne connaissent rien d'autre que *le* souvenir (tenu pour historiquement neutre), c'est-à-dire qui ne se doutent pas qu'existe également, à l'image de l'histoire des concepts, une histoire des transformations, des dispositions et des prouesses de l'esprit, et que la psychologie aurait dû, elle aussi, se concevoir dans ses travaux comme une science historique. En tout cas, comparées à nos "*recherches des temps perdus**", pour reprendre une formule que tu ne croyais pas si bien employer, les "*recherches du temps perdu**" de nos pères furent, à n'en pas douter, un jeu d'enfant, malgré toutes les difficultés auxquelles elles se heurtèrent. Mais pour expliquer cette différence, il ne suffit pas de remarquer, d'un côté, que nos pères n'ont eu besoin de ne passer en revue qu'une seule *vita* et que leur monde contenait tous les signes indispensables à cette récapitulation, alors que, de l'autre, nous avons eu de nombreuses *vitæ* et que nous pouvons uniquement compter sur nous-mêmes pour tirer de l'oubli nos mondes révolus, puisque notre vie actuelle n'y fait aucunement écho. Si l'on pouvait ramener la différence qui existe entre la tâche passée et la

tâche présente de la mémoire à celle qui existe entre l'un et le multiple, alors la mémoire pourrait encore, selon toute vraisemblance, accomplir convenablement son travail. Mais il n'en est justement rien. La pluralité n'est pas un fait simplement mathématique dans notre vie : elle confère à son cours une forme capricieuse qui complique sérieusement le travail de la mémoire, pour ne pas dire le rend impossible. Selon moi, le tracé que dessine, en s'écoulant, la vie de ceux qui ont été contraints d'en avoir plusieurs, est sans commune mesure avec celle qui caractérise une *vita* ordinaire, tout comme le cours de la Moselle, sinueux, méandreux et par endroits labyrinthique, diffère de celui du Rhin.

En un sens, cela vaut également pour toi. Tu m'as raconté, récemment, à quel point tu t'étonnais de te remémorer si rarement tes souvenirs de guerre. Ce phénomène ne s'explique pas seulement par ta *volonté* de ne plus rien savoir de ces années – ainsi que nous l'interprétions jadis –, mais par ton *incapacité* à les trouver au moyen d'un souvenir qui t'y ramènerait en ligne directe. Et ce, parce que ces années-là, en s'écartant si ostensiblement de la trajectoire de ta vie, ressemblent, pour ainsi dire, à une branche qui aurait poussé

à la perpendiculaire d'un tronc. – Prenons un exemple. Je connais des émigrés français qui revinrent d'exil après plusieurs années. Sitôt qu'ils retrouvèrent leur bon vieux Paris (intact du moins en comparaison avec d'autres régions du monde qui connurent des retours d'émigration), le souvenir de l'exil (qui, aussi longtemps qu'il dura, avait constitué la part la plus décisive et la plus intense de leur existence) commença à s'estomper – que dis-je, à se volatiliser. Pour un certain nombre d'entre eux, les blessures infligées par cet *intermezzo* cicatrisèrent sans laisser la moindre trace : cet intervalle temporel est devenu un *temps perdu**, un fragment de temps qu'aucune *recherche** ne peut désormais retrouver.

Toutefois, un tel retour ne revêt pas une si grande importance à nos yeux d'émigrés : le nombre de ceux qui choisirent de revenir est, comme on le sait, dérisoire. Ce qui caractérise essentiellement notre situation n'est pas que notre vie a été interrompue par un *intermezzo* (dont il est impossible de se souvenir), mais qu'elle a été irréversiblement disloquée en plusieurs vies distinctes. Cela signifie que la seconde vie s'écarte en oblique de la première, comme la troisième s'écarte en oblique de la seconde, et qu'à chaque

fois advient une bifurcation, un pli, qui rend tout regard rétrospectif – j'allais écrire "physiquement" – impossible.

"Bifurcation", "en oblique", "pli" – toutes ces formules résonnent étrangement à nos oreilles lorsque nous parlons du "temps"¹. Nous avons tous appris, en effet, qu'il était possible, voire nécessaire, de considérer le temps comme un fleuve (unidimensionnel et rectiligne); par conséquent, l'hypothèse selon laquelle le lit qu'il creuse en s'écoulant ressemble davantage à celui de la Moselle qu'à celui du Rhin nous serait apparue, naguère, comme une idée complètement saugrenue. Un préjugé pur et simple. Car, lorsque le cours d'une vie est brisé net par une Affaire de Damas ou une Nuit de Cristal, et que l'on est forcé de remplir la vie qui continue d'un contenu nouveau, d'un contenu qui ne renvoie à aucun "ante", on ne conçoit plus alors

1. Ces termes sont aussi empruntés au vocabulaire de l'espace – le processus principal, le *changement de direction*, étant quant à lui quelque chose d'indéterminé. Cela signifie que la possibilité de changer de direction, ou d'être contraint de le faire, est un trait constitutif de la vie comme telle (peu importe, ici, que l'on considère cela comme une qualité ou un défaut); et c'est l'unique raison pour laquelle le processus peut s'accomplir d'une façon aussi bien temporelle que spatiale.

ce fragment de temps, saturé de ce contenu inédit, comme le prolongement du temps qui l'a précédé. Il s'apparente plutôt à un nouveau chemin, bifurquant plus ou moins sensiblement de l'ancien, voire à un nouvel organisme, provenant d'une "séparation" et auquel, en quelque sorte, ne manque ni la tête, ni la queue.

Formulons les choses autrement. Comme le destin n'a cessé de nous chasser d'un monde à l'autre, et comme nous avons été contraints de nous gorger de nouveaux contenus, en particulier de contenus qui n'avaient aucun rapport avec les anciens, les temps (propres à chacun de ces mondes) apparaissent à présent disposés *en travers* les uns des autres. Chaque fois que notre vie subissait un infléchissement, une part d'elle-même, en formant un repli, devenait invisible. Lorsque j'atteignis New York, le souvenir de Paris que je venais de quitter devint nébuleux. Depuis que je vis à Vienne, l'atelier de Los Angeles, où je me rendis pieusement pour gagner ma vie, est plongé dans la plus parfaite obscurité – impossible de me rappeler le nom ni le visage de mes collègues. Il est plus facile de voir ce qui se passe au coin d'une rue que de saisir ce qui se trouve au coin du temps. Personne n'a encore inventé le périscope temporel.

Ce qui est vrai pour chaque partie de notre vie l'est d'autant plus pour notre vie dans son ensemble. Les méandres de son tracé constituent un réel *obstacle épistémologique*, la profusion de ses replis rend son cours entièrement opaque.

Cas limite : lorsqu'un jour, en Californie, je revis le septuagénaire monsieur K., que j'avais brièvement fréquenté en Allemagne, il sortait d'une odyssée qui l'avait conduit de Berlin à Los Angeles (où il avait fini par atterrir), en passant par Paris, Lisbonne et Shanghai. Sa situation était la suivante : s'il n'ignorait pas l'existence des *vitæ* qu'il avait laissées derrière lui, il était en revanche incapable de s'en souvenir avec précision. Si l'on s'enquêrait auprès de lui de certains détails, il réagissait comme si on lui eût demandé de raconter par le menu la vie de son père ou de son grand-père : évasivement ou avec brusquerie. Comme il s'était révélé à la hauteur de circonstances qui lui avaient sans cesse imposé de couper les ponts avec son milieu, et comme, à chaque fois, il était retombé sur ses pieds, cette *palingénésie* était devenue pour lui une seconde nature – il l'avait même si intimement faite sienne qu'il finit par prendre le masque de l'invulnérabilité, comme s'il tenait